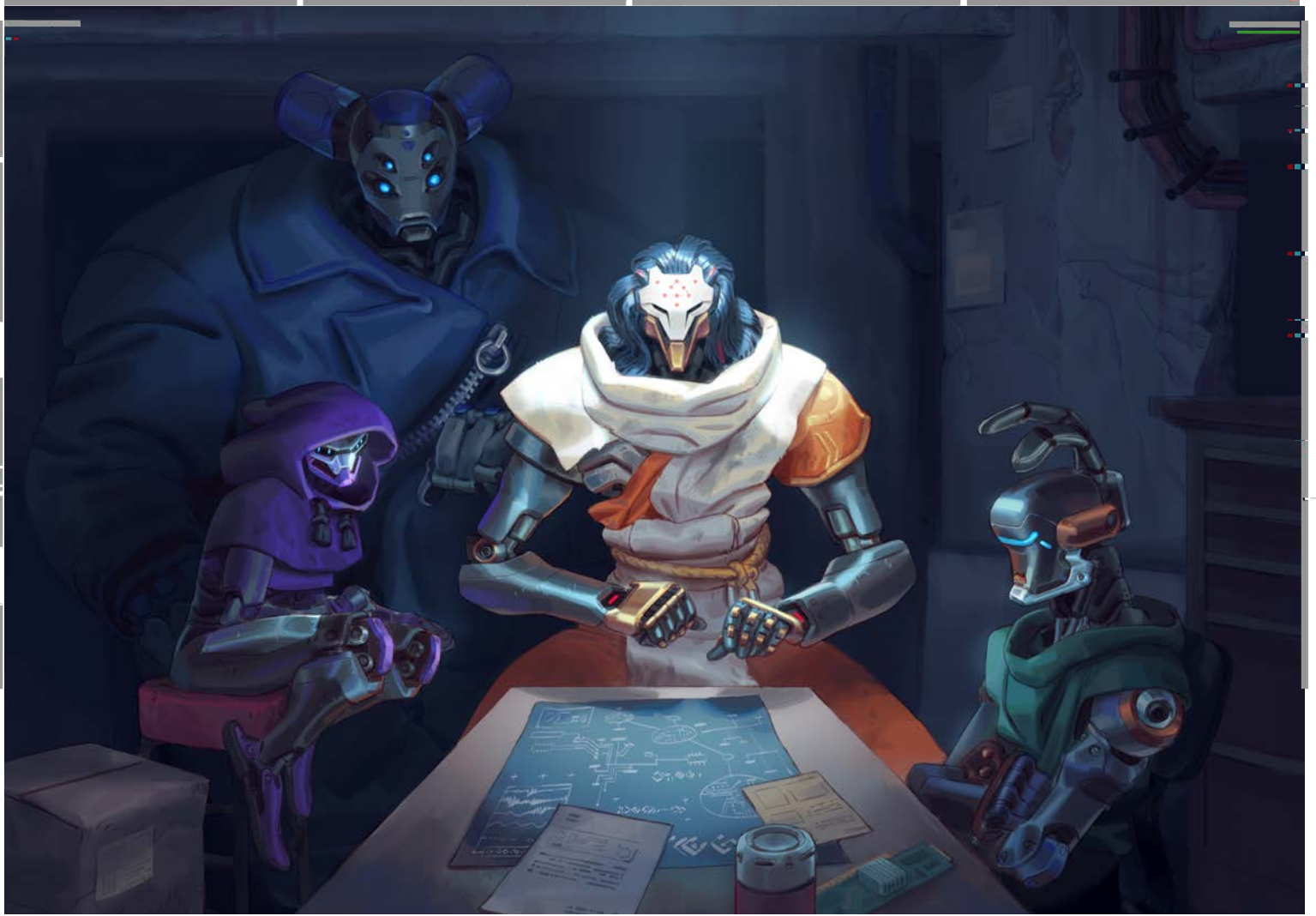




DIFFÉREND PHILOSOPHIQUES

QUATRE ANS AVANT L'INSURRECTION

« Vous êtes une unité saccageuse, pas vrai ? » lança un humain derrière moi, et je me figeai, les mains tremblantes sous ma robe.

Le village en contrebas du monastère shambali avait à peine changé depuis ma dernière visite. Ça et là, des ateliers de réparation et des échoppes de tailleurs spécialisés dans la confection de robes pour les voyageurs omniaques égayaient la rue principale. Dans les ruelles et les petits passages, des devantures aux rideaux baissés. Des comptoirs miniers. Des humains sur le pas de leur porte, affairés à boire en observant les omniaques qui passaient de temps à autre.

Quelques années plus tôt, quelques-uns de ces mêmes humains m'avaient mis à genoux et avaient failli me tuer.

Sans rien dire, je me tournai vers l'inconnu qui venait de m'appeler par ma dénomination, les poings serrés dans mes manches.

« C'est bien ce qu'il me semblait, fit le petit commerçant d'un air enjoué. Ça faisait un moment que je n'avais pas vu l'un d'entre vous. Aux informations, ils disent que vous êtes tous cachés.

– Ou morts sous les coups des humains. », rétorquai-je.

Le sourire de l'homme s'évanouit.

« Vous n'êtes pas très populaires, vous savez. Non pas que je trouve ça *normal*, s'empressa-t-il d'ajouter. Mais après tout ce que vous avez fait pendant la crise... Pas *vous* spécifiquement, bien sûr... Enfin bref, disons que vous, euh... »

Je patientai quelques instants avant de venir à sa rescousse.

« Nous mettons les humains mal à l'aise ?

– Exactement », lâcha-t-il, soulagé.

Au point de justifier l'usage de la violence, pensai-je. Ses paroles auraient dû me mettre en colère. Mais j'étais las. J'avais déjà eu cette discussion à de trop nombreuses reprises.

« Puis-je vous aider ? » demandai-je. Ces mots étaient une relique de l'enseignement méticuleux de Mondatta.

« Non, répondit-il, c'est *moi* qui peux vous aider ! Voyez-vous, j'ai un nouvel arrivage de mécanismes pour les unités dans votre genre. Et comme vous faites partie des Shambali, je peux même vous faire un prix. »

Il sourit. Un éclat doré chaleureux scintilla entre ses dents.

À la différence de nombreux omniaques, les unités R-7000 n'avaient pas été conçues par l'homme. Le programme divin Anubis, l'architecte rebelle de la crise des Omniums, nous avait fabriqués dans des lieux secrets avant de nous envoyer marcher sur le monde. Il nous avait créés pour mener ses armées d'automates et traquer les humains. Nous étions des machines à tuer.

Ces pièces détachées n'avaient pu être obtenues que d'une façon.

« Je ne suis plus moine, expliquai-je. J'ai quitté le monastère aujourd'hui.

– Ah oui ? » lâcha le marchand en jetant un coup d'œil derrière moi, un peu plus bas dans la rue à flanc de montagne. J'entendis des pas traînants sur le gravier. « Pourquoi donc ? »

Parce que Mondatta fait porter le fardeau de la paix aux opprimés plutôt qu'à leurs oppresseurs.

« À cause de nos différends philosophiques », dis-je plutôt. C'était sans doute plus sage.

« Eh bien, bonne chance et bon voyage ! lança-t-il. Vous, là ! Bienvenue au monastère shambali. »

Je me retournai. Un pèlerin omniaque épuisé, taché de poussière orangée, éraflé et couvert de bosses, passa devant moi en titubant.

En voyant ma robe, il inclina la tête en signe de respect.

Je ressentis une douleur mêlée de honte. Ma présence le laissait penser qu'il était sur le bon chemin. Je résistai à l'envie de lui dire qu'il se méprenait. Cela n'aurait rien changé.

Je regardai le marchand s'éloigner en abreuvant le voyageur de paroles, tout en l'entraînant dans sa boutique.

L'avarice. Encore un crime dont l'humanité était coutumière, mais sans doute pas son pire péché.

Je soupirai et repris mon chemin vers le pied de la montagne, chaque pas m'éloignant un peu plus du monastère et de mon frère Zenyatta, avec qui j'avais passé ces trois dernières années à rêver de paix.

NOMS

TROIS ANS AVANT L'INSURRECTION

Deux humains montaient la garde devant la cellule sans fenêtre. Ils étaient équipés de matraques électriques et un pistolet était suspendu à la hanche du plus imposant.

« Je vais vous laisser une chance de fuir », lançai-je en espérant qu'ils n'en feraient rien.

Certains représentants de l'humanité avaient décidé que malgré la crise, malgré le fait que les omniaques soient doués de conscience, leurs anciens serviteurs leur appartenaient toujours. Que notre existence en tant qu'êtres indépendants était encore sujette à débats. C'était ce qui justifiait l'existence de tels bâtiments, où les omniaques étaient détenus jusqu'à ce qu'ils se résolvent à consacrer leur longue vie à servir leurs maîtres d'autrefois.

Depuis mon départ du monastère shambali, j'avais déjà neutralisé plusieurs opérations de ce genre, mais elles pullulaient toujours plus. En venant ici, je nourrissais encore l'espoir de libérer les miens aussi discrètement que possible. Hélas, à force de constater encore et toujours la même injustice, j'arrivais à court de patience et de pacifisme. J'avais cédé à la colère, fait passer un homme à travers une fenêtre, et m'étais retrouvé dans cette situation.

Le premier garde abattit sa matraque. Elle rebondit sur ma poitrine avec un bruit sourd.

Je fis un pas vers lui.

Pâle comme un linge, il lâcha son arme et dégaina son pistolet. Derrière lui, son comparse se débattait avec la porte verrouillée pour tenter de s'échapper. Ou de prendre un otage, peut-être.

Bon sang.

Je frappai la main du garde pour lui faire lâcher son arme, et j'eus beau contenir ma force, un craquement se fit entendre. Une fois encore, le spectre de la culpabilité et le regard éploré de Mondatta s'abattirent sur moi. Puis vint la colère. Les oppresseurs ne méritaient pas notre culpabilité.

La porte s'ouvrit brusquement et l'autre garde s'y engouffra. Un autre éclair illumina les lieux et quelqu'un cria.

« Rappelle-toi que j'aurais pu te tuer », lançai-je à l'homme au sol avant de me jeter vers la porte pour désarmer son acolyte.

Oh.

Le garde chauve était déjà affalé, face contre terre, immobile. À quelques endroits, de la fumée s'échappait de ses vêtements. Impossible de savoir s'il respirait encore.

« Je sais qui tu es, s'éleva une voix depuis un coin de la petite pièce dépouillée.

– Vraiment ? » demandai-je avec une curiosité sincère. L'omniaque était un modèle rare qui bénéficiait d'une personnalisation avancée et de fonctionnalités que je pensais disparues depuis la crise. À peine plus petit·e que moi, iel avait les yeux bleus et des oreilles qui lui donnaient la silhouette d'un lapin humanoïde élancé. Ces unités, si je me souvenais bien, avaient été conçues pour accompagner les enfants, et étaient pourvues d'une batterie intégrée pour charger toutes sortes d'appareils et prendre des photos.

« Ouais, répondit-iel. Tu es l'unité R-7000 qui libère les omniaques. Certains prisonniers espéraient que tu viennes.

– Pas toi ?

– Je sais me débrouiller. »

À mes pieds, l'humain laissa échapper un gargouillis.

« Ça, je veux bien te croire, dis-je. Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Rien de grave, juste une décharge électrique.

– Pas sûr qu'il soit d'accord. Comment ça se fait que tu sois encore là ? »

L'omniaque laissa échapper un soupir. « Tu aurais voulu que j'abandonne mes amis ? Que je les laisse attendre un hypothétique sauvetage ?

– Je suis là, maintenant », expliquai-je, un peu confus.

L'omniaque secoua la tête d'un air pensif.

« Pendant la crise, nous étions sous les ordres de modèles comme le tien. On nous a envoyés mourir avant même que nous soyons capables d'articuler la moindre pensée. »

Le long de mon corps, ma main se crispa, mais je hochai la tête.

« Dis-moi, c'est pour ça que tu fais ça ? m'interrogea l'omniaque. Tu rêves encore de gloire ? D'être à la tête d'une armée de bons petits soldats ?

– Et toi, est-ce que tu continues de suivre les petits enfants comme un gentil toutou ? » répondis-je sur un ton plus sec que prévu.

Mes mots lui tirèrent un petit rire. « Tu marques un point. Mais il n'empêche que notre peuple continue d'attendre un sauveur alors qu'il devrait se sauver lui-même. »

J'étais d'accord avec ses paroles. C'était ce qui m'avait amené ici. J'en avais vu assez en une année de vagabondage pour savoir que la plupart des nôtres s'accrochaient à l'espoir d'être sauvés par Mondatta et les Shambali. Seulement, personne ne viendrait à leur rescousse. C'était à eux de prendre les choses en main, mais de toute évidence, c'était là une vérité insoutenable.

Et voilà que j'avais en face de moi un·e omniaque qui mettait des mots sur ce que mon esprit hurlait depuis longtemps.

« Et s'ils meurent ? » demandai-je.

L'omniaque inclina la tête.

« Nous sommes toujours en guerre, déclara-t-iel. Tout n'a pas cessé avec la crise. Seulement, les humains sont encore organisés. Pas nous.

– Pas encore, dis-je, et ces mots résonnèrent comme une promesse. Passons aux présentations. Je m'appelle Ramattra. Et toi ?

– Je n'ai pas de nom et je n'en veux pas. Si ça te gêne, appelle-moi Sans-Nom. Et "Ramattra", qu'est-ce que ça signifie ?

– Je l'ai choisi pour honorer la première d'entre nous et je l'ai gardé pour me rappeler mes erreurs.

– Ah, fit Sans-Nom. Quoi qu'il en soit, si tu fais sortir les autres, je t'accompagne.

– Je te demande pardon ?

– On ferait bien d'aller libérer Zera dans un premier temps. Tu verras pourquoi. Et si on fait équipe, il va nous falloir un nom.

– Ce n'est pas un peu hypocrite ? » rétorquai-je sèchement.

L'omniaque ricana.

Je jetai un coup d'œil à son flanc, zébré d'entailles à l'endroit où apparaissait autrefois son numéro de modèle, sa *dénomination*.

Si j'en avais été capable, j'aurais souri.

ARMES DE GUERRE

DEUX ANS AVANT L'INSURRECTION

Je guidai mes trois compagnons à travers la vallée, puis dans une structure métallique à demi enfouie sous la roche et la glace. Nous étions aussi silencieux que des humains dans un cimetière, et pour cause.

Arrivés au bout, nous accédâmes à une petite plateforme de métal incrustée dans la glace. Je me tournai vers Lanet.

Elle réfléchissait à toute allure, étudiait les rares éléments technologiques du complexe que l'on pouvait voir d'ici. J'avais beau avoir une certaine maîtrise de l'ingénierie, elle me faisait passer pour un enfant humain en train de jouer avec des cubes.

« Je sais où nous sommes, commença-t-elle. L'architecture est peu conventionnelle et je ne vois aucun dispositif de sécurité humain. C'est un lieu conçu par des machines, pour les machines. Le tout dans un style semblable au tien. »

Elle leva les yeux.

« Un omnium. Bâti par Anubis. » Un silence suivit.

Ma main se posa sur les commandes de la plateforme.

« Des années durant, nous avons essayé la non-violence, la cohabitation avec les humains, en nous bornant à combattre les pires de nos oppresseurs dans l'ombre, déclarai-je. Et nous sommes en train de *perdre*. Il est temps d'essayer autre chose. »

J'activai la plateforme, et dans un soubresaut, nous descendîmes à travers le puits gelé dans l'obscurité glaciale.

« De tous les omniaques que j'ai recrutés dans le Secteur zéro, vous êtes ceux en qui j'ai le plus confiance. Et... voici où j'ai été conçu et fabriqué. Le berceau des secrets les plus dangereux d'Anubis. »

Le couloir se rétracta, et tous purent contempler l'immense usine souterraine.

« Si les humains nous refusent l'égalité, c'est parce qu'ils ont réussi à nous priver de notre puissance. Ils nous ont fait oublier que lorsque nous étions unis, même contre notre gré, nous avons failli causer leur extinction. »

Mon créateur avait bâti ce monde, et ensemble, nous nous en servirions pour façonner un nouvel avenir.

« Il est temps d'*inspirer* notre peuple pour qu'il retrouve cette unité. »

SOULÈVEMENT

QUATRE JOURS AVANT L'INSURRECTION

« Ramattra, commença Lanet en employant encore ce ton de voix.

– Le temps presse », la coupai-je en traversant le centre de contrôle de l'omnium d'un pas rapide. En contrebas, la chaîne de montage travaillait à plein régime pour bâtir notre armée robotique.

« Comment ça, le temps presse ? C'est *toi* qui décides du plan, je te signale ! cria-t-elle en me suivant avec de grands mouvements de bras. Tu pourrais attaquer n'importe quelle ville, n'importe où dans le monde, mais tu *choisis* d'attaquer King's Row, et tu décides de le faire *maintenant* alors que je te *répète* que les robots des niveaux inférieurs de l'omnium ne sont pas prêts. Ils sont vieux, Ramattra. Ils sont obsolètes.

– Tu crois pouvoir concevoir de meilleurs soldats qu'Anubis ?

– J'espère bien, si on veut réussir là où ton créateur a *échoué*. »

J'agrippais les bords de la table pour me calmer. Elle avait tant l'habitude d'avoir raison qu'elle se montrait exaspérante, mais cette fois, elle se *trompait*.

« On ne peut pas se permettre d'attendre d'avoir de meilleurs soldats. *Regarde*. » J'activai les écrans qui nous faisaient face. Des images et des vidéos de Londres, recueillies au fil des années depuis que nos cellules s'y étaient implantées, apparurent.

Des ouvriers omniaques en train de faire la queue pour se rendre au travail sous la surveillance de gardes humains.

« Flux suivant », ordonnai-je, et l'image changea.

Une centaine des nôtres, entassés dans une cave fermée à clé. Leur foyer à la fin d'une journée ingrate.

« Suivant. »

Une décharge. Et là, abandonnés par les humains comme de vulgaires déchets...

« On est au courant, intervint Zera. Elle ne dit pas qu'il faut renoncer à se battre. »

Je tressaillis. J'avais adressé ces mêmes mots à Zenyatta le jour de notre rencontre, peu avant de lui faire frôler la mort.

« Laisse-nous une semaine, à Sans-Nom et moi, enchaîna Zera, prenant mon silence pour une hésitation. Ma cellule peut faire tomber leur réseau électrique et leur ravitaillement en eau, et pendant ce temps, les ombres de Sans-Nom s'empareront des tunnels. Elles tueront quiconque aurait l'imprudence de s'y aventurer. Une fois les humains affaiblis, tu n'auras plus qu'à débarquer avec tes robots et nous prendrons le quartier. Peut-être même plus. »

Je croisai le regard bleuté de Sans-Nom, qui me fixait depuis un coin de la pièce. Après mon frère, c'était l'omniaque qui me connaissait le mieux.

« Tu sais que nous avons raison, fit-iel. Nous avons bâti la résistance *ensemble*. Le peuple doit pouvoir participer. Laisse les gens se soulever, comme nous en avons toujours rêvé. Une invasion leur inspirera davantage la crainte que l'espoir. »

J'hésitai de nouveau.

« Non », lâchai-je finalement. À côté de moi, Lanet frappa du poing sur la table.

« Ramattra, ces robots sont des machines dénuées de conscience. Ils sont obsolètes ! Et...

– On peut se permettre de les perdre, la coupai-je. Contrairement à vous. Et à *notre peuple*. »

Lanet cligna des yeux.

« Très bien, souffla-t-elle. Mais je serai en ville pour superviser le déploiement et repérer d'éventuels dysfonctionnements, et *tu sais* que j'ai raison, alors ne discute pas.

– D'accord, admis-je. Tu resteras dans l'Underworld, là où nos défenses seront le plus solides. »

Au bout de quelques instants, elle acquiesça, et je me décrispai légèrement.

« Notre insurrection montrera aux humains que nous sommes plus forts qu'ils le pensaient. Nous établirons une place forte dans l'une de leurs villes les plus cruelles et nous en ferons un lieu sûr pour notre peuple. Nous montrerons aux omniaques du monde entier qu'il est temps de nous rejoindre. *Voilà* notre objectif. »

Je tournai le dos aux images de la décharge où reposaient trop des miens.

« L'heure est venue pour les omniaques de découvrir qui est vraiment le Secteur zéro. »

LE PLUS GRAND CRIME

DEUX JOURS APRÈS L'INSURRECTION

« Il s'agit d'un petit groupe de terroristes omniaques qui se fait appeler le "Secteur zéro", déclara Mondatta d'un air affligé sur l'écran devant moi. Face à la caméra, le journaliste humain hocha la tête avec une compassion surjouée tandis que mon ancien maître reprenait : « Les moines de Shambali condamnent l'attaque qui a frappé Londres. Nous désirons la paix avec l'humanité, et non la violence. »

Mes yeux se posèrent de nouveau sur le bandeau qui défilait sous les images de l'interview.

L'UNE DES TÊTES PENSANTES DU SECTEUR ZÉRO A ÉTÉ TUÉE PENDANT LES AFFRONTEMENTS DE LA CENTRALE ÉLECTRIQUE.

La fureur m'envahit. Je me remémorai les omniaques prostrés dans leurs cellules, à attendre la liberté. Les immenses décharges remplies de nos morts.

Et voilà que Mondatta déshonorait Lanet, tombée au combat pour libérer les siens.

Quelqu'un criait. Quelqu'un frappait l'écran à coups de poing.

Quelqu'un m'implorait d'arrêter.

« Ramattra ! Je t'en supplie ! »

Je fis volte-face, le poing levé, et Zera se figea sans esquisser le moindre geste pour se défendre. Sans-Nom, retranché-e dans son coin de la pièce trop vide, leva les yeux de son écran pour me dévisager longuement, et je m'immobilisais en prenant conscience de ce que j'avais failli faire. J'avais honte de moi.

Je jetai un coup d'œil à l'écran fissuré. Derrière le verre brisé, l'image figée et vacillante de Mondatta nous qualifiait de traîtres à la cause omniaque.

Quelle hypocrisie.

« Vous savez, marmonnai-je, quel est le plus grand crime de l'humanité ? »

Zera me lança un regard désapprobateur avec un petit mouvement de tête.

« J'en ai assez entendu », commença-t-elle, mais je ne la laissai pas finir. Je me retournai pour lui faire face, submergé par la colère une fois encore.

« La complaisance ! criai-je. Ils désirent la paix plus que toute chose et font semblant de ne pas voir l'injustice, car elle les met mal à l'aise. Ils persistent à croire qu'il suffit d'*espérer* de meilleurs lendemains pour les voir arriver. Les humains ne nous aideront jamais. Ils tenteront de nous vendre une place minuscule dans leur monde, et dans le meilleur des cas, ils nous ignoreront. Et leurs *faiblesses* ont déteint sur *lui*. »

Je désignai Mondatta du doigt, incapable de le regarder de nouveau.

« Il se croit au-dessus de nous. Pourtant, Mondatta a du sang omniaque sur les mains au même titre qu'Anubis. Il doit en *payer le prix*, et...

– Ramattra, intervint enfin Sans-Nom. J'ai les rapports sous les yeux. Les omniaques sont *nombreux* à condamner nos actions. »

Je portai une main à mon front. Mes pensées paraissaient brûlantes et empoisonnées. Il fallait que les mots sortent avant de me consumer.

« Si les omniaques choisissent la mort, énonçai-je prudemment, nous devons les priver de ce choix. »

Mes amis gardèrent d'abord le silence.

« C'est-à-dire ? demanda simplement Sans-Nom.

– Je vais bâtir l'armée que voulait Lanet, expliquai-je. Et ensuite, nous trouverons un moyen de sauver les nôtres, qu'ils le veuillent ou non. Qu'ils le méritent ou non. S'ils ne nous rejoignent pas d'eux-mêmes, nous les y obligerons, d'une façon ou d'une autre.

– Ramattra, ce n'est pas une solution, s'interposa Zera en peinant à garder son calme. D'autres omniaques nous rejoindront quand les choses se seront calmées.

– Ils ont laissé passer leur chance, et Lanet y a laissé la vie. »

Le poing gigantesque de Zera se ferma. « Tu nous as sortis de prison, mais aujourd'hui tu serais prêt à enfermer notre peuple ?

– Je ferai ce qu'il faudra pour qu'on m'écoute ! »

Sans-Nom bondit de son siège, le regard incendiaire.

« Tu m'avais dit, commença-t-iel d'une voix grave, tu m'avais dit qu'il n'était pas question de *contrôle*.

– Regarde-nous, rétorquai-je sèchement. Nous combattons les humains dans des corps qu'ils ont conçus eux-mêmes. Nous avons hérité de leurs défauts, de leurs désaccords futiles. Mais ce n'est pas une fatalité.

- Ce n'est *pas* à toi d'en décider ! croassa Sans-Nom. Et je refuse d'être complice de ça !
- Dans ce cas, va-t'en ! » Les mots m'avaient échappé, et il était trop tard pour faire marche arrière.

Sans-Nom se raidit.

« Très bien, dit-iel doucement. Il était grand temps que j'aille retrouver mes ombres, de toute façon. Tu viens, Zera ?

- Ne faites pas ça, les implorai-je.
- Reviens sur ta décision, dans ce cas, répondit Sans-Nom.
- Vous comprendrez plus tard, quand j'aurai fini. »

Sans-Nom s'approcha et me tapota la main. Un geste humain. C'était exaspérant.

« J'espère que tu te rendras compte un jour, fit-iel, que rien ne t'obligeait à te battre seul. »

Quelques instants plus tard, Sans-Nom et Zera n'étaient plus là.

Je restai immobile quelques instants dans le silence grandissant pour ressentir l'absence de mes compagnons et le poids impossible du métal, de la glace et de la pierre au-dessus de moi. Une tombe pour notre rêve de paix.

Puis je me mis au travail.